

## FRANÇOISE HUDRY

### La traduction latine de la *Logica Avicennae* et son auteur

Ayant longtemps travaillé à l'édition critique de la *Logica Avicennae*<sup>1</sup> que m'avaient confiée Marie-Thérèse d'Alverny et Simone Van Riet, je voudrais examiner la place et la qualité de son traducteur arabo-latin appelé Avendauth.

La *Logica Avicennae* est la traduction latine faite au XII<sup>e</sup> siècle à Tolède du commentaire du philosophe arabe Avicenne (ca. 980-1037) sur l'*Isagoge* de Porphyre, philosophe de langue grecque du III<sup>e</sup> siècle. Ce texte arabe (*al-Madhal*) est le premier de l'encyclopédie d'Avicenne intitulée *Kitāb al-Šifā'* ou *Livre de la Guérison* (en anglais *The Cure*). Il en ouvre la section logique (*al-Manṭiq*).

Au milieu du XII<sup>e</sup> siècle naquit à Tolède le projet de faire une traduction latine de cette encyclopédie philosophique arabe, du *Šifā'* entier. On en trouve la proposition sous la plume de ce personnage appelé chez les Latins Avendauth, qui se qualifie spontanément de *Israelita* dans la brève missive offrant la traduction de la *Logica* à l'archevêque de Tolède, puis de *Israelita philosophus* dans la dédicace de la traduction du *De anima* d'Avicenne exécutée plus tard conjointement avec Dominique Gundisalvi<sup>2</sup>.

L'intéressante suggestion, dès 1954<sup>3</sup>, de Marie-Thérèse d'Alverny de voir dans ce personnage le philosophe juif de langue arabe contemporain, Abraham Ibn Daud ou Ben David Halevi (c. 1110-1180), trouve enfin aujourd'hui une confirmation scientifiquement valable dans le domaine des mathématiques pratiques de langue arabe étudiées à la cathédrale de Tolède.

Gad Freudenthal, dans un article récapitulatif, passe en revue les progrès accomplis ces dernières années jusqu'à ce « decisive progress, allowing us to consider the identity as definitely demonstrated »<sup>4</sup>. En s'appuyant sur les

<sup>1</sup> *Logica Avicennae. Traduction latine médiévale de AVICENNE, aš-Šifā', al-Madkhal*. Édition critique annotée accompagnée d'une recherche des sources grecques, par F. HUDRY, Paris, Éditions Vrin, coll. Sic et Non (à paraître).

<sup>2</sup> Voir les textes *infra*, pp. 3 et 5.

<sup>3</sup> M.-T. D'ALVERNY, *Avendauth?*, in *Homenaje a Millas-Vallicrosa*, I, Consejo Superior de Investigaciones Científicas, Barcelona 1954, pp. 19-43, repr. in EAD., *Avicenne en Occident*, Vrin, Paris 1993, n°VIII.

<sup>4</sup> G. FREUDENTHAL, *Abraham Ibn Daud, Avendauth, Dominicus Gundissalinus and Practical Mathematics in Mid-Twelfth Century Toledo*, « Aleph », 16/1, 2016, pp. 61-106 (104).

résultats ainsi recueillis et approuvés<sup>5</sup>, on peut donc s'autoriser aujourd'hui à considérer l'identité des deux personnages Avendauth et Abraham Ibn Daud comme reconnue et acquise.

Abraham Ibn Daud vécut d'abord à Cordoue. Constraint de quitter la ville avec ses coreligionnaires à l'arrivée en Andalousie de la nouvelle dynastie almohade hostile aux Juifs (1148), Ibn Daud suivit leur exode poussé jusqu'à Tolède<sup>6</sup>. Il nous en a laissé le récit dans son ouvrage *Sefer ha-Qabbalah ou Livre de la tradition*<sup>7</sup>. Il écrivit un autre ouvrage historique, une chronique d'histoire romaine intitulée *Zikhron Divrey Romi*<sup>8</sup> qui comprend un survol d'histoire romaine complété par plusieurs considérations sur l'histoire des Goths en Espagne. L'intention de l'auteur semble avoir été de renseigner la communauté juive vivant en pays chrétien sur l'histoire et la tradition de son environnement. Ce qui pourrait indiquer, comme l'a suggéré Shlomo Pinès<sup>9</sup>, que Ibn Daud utilisa des chroniques historiques en latin ou en langue romane espagnole, ou les deux, et qu'il s'intéressait à son environnement chrétien.

Désormais installé à Tolède, où il avait reçu des Latins le nom d'Avendauth, il chercha un mécène à qui présenter son projet d'une traduction latine de l'encyclopédie d'Avicenne *Kitāb al-Šifā'*.

Nous examinerons successivement Avendauth initiateur de la traduction du *Šifā'* et Avendauth traducteur de la *Logica Avicennae*.

<sup>5</sup> Dans l'article cité *supra* sont rappelés notamment, concernant Avendauth, les travaux de C. BURNETT, *Arabic into Latin in the Middle Ages. The Translators and their Intellectual and Social Context*, Variorum, Ashgate 2009, en particulier: *The Coherence of the Arabic-Latin Translation Programme in Toledo in the Twelfth Century*, « Science in Context », 14, 2001, pp. 249-288 [Article VII]; In., *Translating from Arabic into Latin: Theory, Practice, and Criticism*, in S. G. LOFTS, P. W. ROSEMAN eds., *Éditer, traduire, interpréter: Essais de méthodologie philosophique*, Peeters, Louvain 1997; M. ZONTA, *The Jewish Mediation in the Transmission of Arabo-Islamic Science and Philosophy to the Latin Middle Ages. Historical Overview and Perspective of Research*, in A. SPEER, L. WEGENER, eds., *Wissen über Grenzen: Arabisches Wissen und lateinisches Mittelalter*, Walter de Gruyter, Berlin 2006, pp. 89-105 ; A. BERTOLACCI, *A Community of Translators: The Latin Medieval Versions of Avicenna's Book of the Cure*, in C.J. MEWS, J.N. CROSSLEY eds., *Communities of Learning: Networks and the Shaping of Intellectual Identity in Europe, 1100-1500*, Brepols, Turnhout 2011 (*Europa Sacra*, vol. 9), pp. 37-54 ; Y. SCHWARTZ, *Die Rezeption philosophischer Schriften aus dem Judentum*, in P. SCHULTHESS ed., *Grundriss der Geschichte der Philosophie*. Reihe Mittelalter, 13. Jahrhundert (à paraître).

<sup>6</sup> R. FONTAINE, *Abraham Ibn Daud*, in E. N. ZALTA ed., *The Stanford Encyclopedia of Philosophy* (Spring 2015 Ed.), URL=<http://plato.stanford.edu/archives/spr2015/entries/abraham-daud/>.

<sup>7</sup> G. D. COHEN, *A critical Edition with a Translation and Notes of The Book of Tradition (Sefer Ha-Qabbalah) by Abraham ibn Daud*, The Jewish Publication Society of America, Philadelphia 1967, pp. 96-99. Je remercie Madame Colette Sirat de m'avoir communiqué ce texte.

<sup>8</sup> K. VEHLOW, *Abraham Ibn Daud's Dorot 'Olam (Generations of the Ages). A Critical Edition and Translation of Zikhron Divrey Romi, Divrey Malkhey Isra'el and the Midrash on Zechariah*, Brill, Leiden - Boston 2013.

<sup>9</sup> S. PINES, *Scholasticism after Thomas Aquinas and the Teachings of Hasdai Crescas and his Predecessors*, « Proceedings of the Israel Academy of Sciences and Humanities », vol. I, n°10, Israel Academy of Sciences and Humanities, Jerusalem 1967, pp. 98-99. Je remercie vivement Madame Colette Sirat de m'avoir également communiqué ce texte.

## I. AVENDAUTH INITIATEUR DE LA TRADUCTION DU ŠIFĀ'

Il faut reprendre le texte de la courte lettre latine, sans adresse, qui se trouve placée en tête de la traduction de la *Logica Avicennae*:

« Verba Avendeuth Israelitae<sup>10</sup>

Studiosam animam vestram ad appetitum translationis libri Avicennae quem Asschiphe, id est Sufficientiam, nuncupavit, invitare cupiens, quaedam capitula intentionum universalium, quae negotio logico praeposuit in principio istius libri, Dominationi vestrae curavi in latinum eloquium ex arabico transmutare. Tamen, quia in plerisque codicibus in principio libri totius prologus cuiusdam discipuli ipsius invenitur appositus, ex quo plura colligi possunt tam de vita quam de scriptis praefati viri, ipsum quoque transfundere duxi cum capitulis memoratis. Qui sic incipit... ».

« Paroles de l'Israélite Avendauth

Désireux d'éveiller votre âme zélée à l'envie d'une traduction du livre d'Avicenne qu'il a intitulé *al-Šifā'*, c'est-à-dire *Sufficientia*, j'ai pris soin de convertir d'arabe en langue latine pour votre Seigneurie, certains chapitres sur les notions des universaux qu'il a placés en tête de la section logique, au commencement de cet ouvrage. Cependant, puisque dans la plupart des manuscrits, on trouve au début de l'ensemble de l'ouvrage le prologue d'un disciple qui permet de recueillir plusieurs renseignements tant sur la vie que sur les écrits de cet auteur, j'ai pensé le faire passer, lui aussi, d'une langue dans l'autre avec les chapitres mentionnés. Il commence ainsi... ».

En relisant ce court texte, on constate qu'il n'est ni une dédicace à l'archevêque de Tolède ni un prologue du *Šifā'* puisqu'il n'a pas Avicenne pour auteur et qu'il n'envisage pas globalement le contenu de l'ouvrage.

C'est une simple lettre à « votre Seigneurie » pour lui présenter à titre d'échantillon la traduction latine d'un texte du *Šifā'* afin de lui montrer l'intérêt qu'en offrirait une traduction complète. Les mots *quaedam capitula intentionum universalium, quae negotio logico praeposuit in principio istius libri*, « certains chapitres sur les notions des universaux qu'il <Avicenne> a placés en tête de

<sup>10</sup> D'après le ms. Città del Vaticano, Vaticanus latinus 4428 (U), fol. 1r. Le texte est aussi conservé dans le ms. Brugge, Stedelijke Openbare Bibliotheek 510 (B), fol. 37v, base de l'édition de A. BIRKENMAJER, *Avicennas Vorrede zum Liber Sufficientiae und Roger Bacon*, « Revue néoscolastique de philosophie », 36, 1934, pp. 308-320 (314-319), repr. in *Études d'histoire des sciences et de la philosophie du Moyen-Age*, Zakład Narodowy Imienia Ossolinskich, Wrocław - Warszawa - Kraków 1970 (Studia copernicana 1), pp. 89-101 (95-98). Le titre trop rapide de l'édition Birkenmajer a nui à l'identification précise du texte.

la section logique, au commencement de cet ouvrage <le *Šifā*><sup>11</sup> désignent le commentaire du philosophe arabe sur l'*Isagoge* de Porphyre. Ils ne représentent qu'un quinzième environ de sa *Logique* et sont distincts du prologue du disciple dont parle ensuite Avendauth. Il n'y a plus à hésiter sur le sens du mot *universalia*, puisque dans la traduction même d'Avicenne il est utilisé pour désigner l'*Isagoge* de Porphyre : « *Hae sunt communitates et differentiae, et vulgatae, quas posuit qui de hiis quinque universalibus primus librum fecit* ». Telles sont les ressemblances et différences, d'ailleurs bien connues, qu'a posées celui qui le premier fit un livre sur ces cinq universaux (*Logica Avicennae* II, 3).

Quand Avendauth écrit cette lettre, il distingue bien les trois niveaux de textes : les *capitula*, c'est-à-dire le commentaire de l'*Isagoge* proprement dit (*al-Madhal*) qui se situe au début de la section logique (*negotium logicum*) ou *al-Manṭiq*, laquelle se situe elle-même au début de l'ouvrage encyclopédique *al-Šifā*<sup>11</sup>. Le fait qu'il parle de *capitula* au pluriel, repris à la fin du texte par *cum capitulis memoratis*, indique bien qu'il s'agit de l'ensemble de l'*Isagoge* commentée d'Avicenne, puisque l'ouvrage traite en plusieurs chapitres des différents universaux.

Avendauth joint à son envoi la traduction des souvenirs du disciple d'Avicenne Abū 'Ubayd 'Abd al-Wāhid ibn Muḥammad al-Ǧūzgānī sur sa vie avec son maître (*Verba discipuli*), qui se trouve en tête de l'encyclopédie complète « dans la plupart des manuscrits » arabes, selon son expression.

Le texte d'Avicenne lui-même intitulé *Verba Avicennae*, qui porte sur la succession de ses écrits, est la traduction du chapitre arabe I-1 de la *Logica*. Avendauth ne le mentionne pas spécialement, puisqu'il fait partie des *capitula* de *al-Madhal* bien qu'il ait été rédigé plus tard par Avicenne<sup>12</sup>. Il constitue un complément à la biographie du maître. Avendauth avait ainsi réuni un dossier fourni sur Avicenne afin de renseigner son interlocuteur. Nous l'appellerons « le dossier d'Avendauth ».

En raison des mots de la lettre *Dominationi vestrae* « pour votre Seigneurie », le destinataire en est l'archevêque de Tolède Jean de Castelmoron (1152-1166), auquel fut présentée, quelque temps après, la traduction du *De anima* d'Avicenne par le même Avendauth associé à Dominique Gundisalvi. Il faut prendre aussi en considération le ton de cette dédicace et les termes différents utilisés en cette seconde occasion<sup>13</sup> :

<sup>11</sup> IBN SīNĀ, *al-Šifā'*, *al-Manṭiq*, *al-Madhal*, éd. I. B. MADKŪR, G. Š. QANAWĀTĪ, M. AL-HUDAYRĪ, A. F. AL-AHWĀNĪ, Al-Maṭba'a al-amīriyya, Le Caire 1952.

<sup>12</sup> D. GUTAS, *Avicenna and the Aristotelian Tradition. Introduction to Reading Avicenna's Philosophical Works. Second, Revised and Enlarged Edition Including an Inventory of Avicenna's Authentic Works*, Brill, Leiden - Boston 2014, pp. 41-42.

<sup>13</sup> Simone Van Riet a bien remarqué la différence de ton et de vocabulaire entre ce texte et les *Verba Avendauth* de la *Logica*. Mais elle considère ceux-ci comme une autre dédicace, *Avicenna Latinus. Liber de Anima seu Sextus de naturalibus*, I-II-III, éd. S. VAN RIET, Peeters - Brill, Louvain-Leiden 1972, p. 101\*, n. 33. L'édition de la dédicace du *De anima* suit dans cette édition, p. 103\*-104\* et p. 3-4; d'ALVERNY, Avendauth ? cit., pp. 33-34 ; C. S. F. BURNETT, *Some Comments on the Translating of Works from Arabic into Latin in the Mid-Twelfth Century*, « *Miscellanea Mediaevalia* », 17, 1985, pp. 165-167.

« Iohanni reverentissimo Toletanae sedis archiepiscopo et Yspaniarum primati, Avendeuth israelita philosophus gratum debitae servitutis obsequium <...> iussum vestrum, Domine, de transferendo libro Avicennae philosophi *De anima* effectui mancipare curavi, quatinus vestro munere et nostro labore Latinis fieret certum... ».

« À Jean, révérendissime archevêque du siège de Tolède et primat des Espagnes, le philosophe juif Avendaugh, en hommage reconnaissant de soumission due, <...> j'ai pris soin, Monseigneur, de transmettre pour effet votre ordre concernant la traduction du livre du philosophe Avicenne *Sur l'âme*, afin que, grâce à votre don et à notre labeur, il devienne clair pour les Latins... ».

Comme il est normal pour la présentation d'un ouvrage achevé, le ton est ici officiel, l'adresse solennelle et la conclusion exprimée en termes de mission accomplie :

« Habetis ergo librum, vobis praecipiente et me singula verba vulgariter proferente et Dominico archidiacono singula in latinum convertente, ex arabico translatum ».

« Voici donc le livre traduit de l'arabe, grâce à vous qui le commanditez, à moi qui le prononce mot à mot à la façon populaire, et à l'archidiacre Dominique qui le convertit mot à mot en latin ».

On a beaucoup répété ces précisions données par Avendaugh sur la méthode conjointe suivie par Dominique Gundisalvi et lui-même pour traduire le *De anima* d'Avicenne. À force de les répéter, on a fini par ne voir en Avendaugh qu'un modeste subalterne donnant au latiniste la forme du mot en arabe parlé (*vulgariter proferente*) pour que celui-ci trouve le mot latin correspondant.

Dans la lettre que nous avons lue au début (*Verba Avendeuth Israelitae*), Avendaugh dit pourtant qu'il a traduit lui-même non seulement les chapitres sur les universaux, c'est-à-dire le commentaire de l'*Isagoge*, mais aussi les prologues en arabe que donnent les manuscrits. Il faut remarquer en effet, avec Silvia Di Vincenzo<sup>14</sup>, la différence entre *curavi in latinum eloquium ex arabico transmutare*, « j'ai pris soin de convertir d'arabe en langue latine » et l'expression utilisée dans la dédicace du *De anima* : *effectui mancipare curavi*, « j'ai pris soin de transmettre pour effet », qui indique clairement le recours à un tiers, en l'occurrence Dominique Gundisalvi<sup>15</sup>. Comme l'a indiqué Marie-Thérèse d'Alverny, Avendaugh joue ici

<sup>14</sup> S. DI VINCENZO, *Avicenna's Isagoge*, Chap. I, 12, *De universalibus: Some Observations on the Latin Translation*, « Orients », 40, 2012, pp. 438-439, n. 3.

<sup>15</sup> N. POLLONI, *Elementi per una biografia di Dominicus Gundisalvi*, « Archives d'Histoire Doctrinale et Littéraire du Moyen-Âge » (AHDLMA), 82, 2015, pp. 7-22 (18).

le rôle principal alors que « le latiniste <...> est présenté comme un acolyte »<sup>16</sup>. Et elle souligne ailleurs qu'il est rare que l'arabisant prenne la première place dans une équipe de traducteurs, ce qui montre l'importance ici du personnage<sup>17</sup>. Cependant, la recherche latine n'a pas cherché à le connaître.

C'est ce même philosophe israélite Avendauth<sup>18</sup> qui s'est adressé précédemment de sa propre autorité au même archevêque, sur un ton beaucoup plus simple et plus personnel, se présentant simplement comme *Avendauth Israelita* et prenant la liberté (*invitare cupiens...*) de l'encourager à vouloir une traduction latine du *Šifā'* (*ad appetitum translationis*), en lui parlant du contenu des manuscrits, en lui présentant un échantillon de l'ouvrage<sup>19</sup>. Avendauth/Ibn Daud a choisi dans la *Logique* qui ouvre l'ouvrage encyclopédique du philosophe arabe, le commentaire de l'*Isagoge* de Porphyre bien connue des Latins grâce à Boèce. Les universaux étaient un sujet de prédilection des écoles latines, auquel s'intéressait également Ibn Daud. Il en traite lui-même au début de son ouvrage *ha-Emunah ha-Ramah* ou *La foi sublime de 1160-1161*<sup>20</sup>.

Certes, l'interprétation traditionnelle dénie à Avendauth toute connaissance du latin. Mais alors pourquoi Avendauth dit-il dans les *Verba Avendeuth Israelitae* que nous venons de lire que c'est lui qui a traduit de l'arabe en latin (*curavi in latinum eloquium ex arabico transmutare*) à la fois la *Logica* et le prologue du disciple (*ipsum quoque transfundere duxi cum capitulis memoratis*) ? Pour essayer de comprendre, il faut ici prendre ces paroles au sérieux et considérer les faits.

La *Logica Avicennae* nous permet d'examiner deux sortes de textes que les manuscrits nous disent traduits par Avendauth : les textes biographiques donc narratifs (*Verba discipuli* et *Verba Avicennae*) présentés par les *Verba Avendeuth* cités<sup>21</sup> et un texte philosophique précis : le chapitre I-12 arabe, intitulé en latin *De universalibus*, que quatre manuscrits disent traduit par Avendauth et tiré de la *Logique* (par ex. *translatus a Buen Deut de libro Avicenne de loyca*, ms. D), et un autre qui l'attribue à Avendauth à partir de la *MétaPhysique* l. V d'Avicenne (*liber Avendeuth de universalibus asumptus ex quinto Methaphysice* (sic) *Avicenne*, ms. O).

<sup>16</sup> M.-T. d'ALVERNY, *Les traductions à deux interprètes, d'arabe en langue vernaculaire et de langue vernaculaire en latin*, in *Traduction et traducteurs au Moyen Âge*. Colloques internationaux du CNRS, IRHT 26-28 mai 1986. Éditions du CNRS, Paris 1989, pp. 193-206 (195), reproduit dans EAD., *La transmission des textes philosophiques et scientifiques au Moyen Age*, ed. C. BURNETT, Variorum, Ashgate 1994, n°III.

<sup>17</sup> M.-T. d'ALVERNY, *Les traductions d'Avicenne (Moyen Âge et Renaissance)*, « Problemi attuali di Scienza e di Cultura, Quaderno n°40 (Avicenna nella storia della cultura medievale) », Rome 1957, pp. 71-87, repr. in EAD., *Avicenne en Occident* cit., n°v, p. 73.

<sup>18</sup> Sur le rôle déterminant d'Avendauth, BERTOLACCI, *A Community of Translators* cit., pp. 52-54.

<sup>19</sup> FREUDENTHAL, *Abraham Ibn Daud, Avendauth, Dominicus Gundissalinus* cit., p. 70.

<sup>20</sup> R. (alias T. A. M.) FONTAINE, *In Defence of Judaism: Abraham Ibn Daoud. Sources and Structure of ha-Emunah ha-Ramah*, Van Gorcum, Assen 1990 (Studia Semitica Neerlandica), pp. 13-20. L'auteur souligne que Ibn Daud et Gundisalvi se sont intéressés aux mêmes textes, *ibid.*, pp. 262-263.

<sup>21</sup> Cf. *supra*, p. 3.

## II. 1. AVENDAUTH TRADUCTEUR DES TEXTES NARRATIFS (*VERBA DISCIPULI ET VERBA AVICENNAE*)

Dans l'hypothèse où Avendauth/Ibn Daud aurait traduit lui-même ces textes arabes en latin, il faut observer les traits principaux de ces traductions. Car on est frappé à leur lecture à la fois par un vocabulaire recherché, inhabituel mais bien trouvé, et par des maladresses.

La tradition manuscrite de la *Logica Avicennae* nous montre qu'il n'y eut que deux manuscrits connus de l'ensemble du « dossier d'Avendauth » : Città del Vaticano, Vaticanus latinus 4428 (U), fol. 1r et Brugge, Stedelijke Openbare Bibliotheek 510 (B), fol. 37v, tous deux du XIII<sup>e</sup>. Ils seuls nous ont transmis les textes préliminaires que sont les *Verba Avendeuth Israelitae* écrits directement en latin, et les *Verba discipuli Avicennae* et *Verba Avicennae*, traduits de l'arabe<sup>22</sup>. Malheureusement les circonstances codicologiques de leur transcription ont suscité bien des difficultés qui ont nui à l'importance de ces deux manuscrits<sup>23</sup>.

### a) L'intitulé d'Avicenne

En considérant la traduction des deux premiers textes arabes, on note dès le début le soin du traducteur dans le choix des mots latins. Ainsi, le titre usuel d'Avicenne *al-ṣayḥ al-ra’is* est exactement rendu dans les deux textes par *grandaevus princeps*, avec le sens d'autorité plus que d'âge donné au mot 'ancien', *al-ṣayḥ*. On ne retrouve pas, semble-t-il, cet adjectif *grandaevus* dans les autres intitulés d'Avicenne<sup>24</sup>. L'adjectif n'est pas rare en latin médiéval, mais il est ici particulièrement bien choisi. *Grandaevus*, chargé d'ans, est en effet un mot noble appliqué par Virgile dans les *Géorgiques* à l'antique dieu de la mer Nérée<sup>25</sup>. Celui-ci, contrairement à bien des dieux antiques dont on souligne volontiers les méfaits, a une réputation de sagesse et de justice. Il réunit donc, comme il convient, les notions d'ancienneté et de respect. Dans sa traduction du *Canon* d'Avicenne, Gérard de Crémone utilise le mot banal *senex*, vieillard<sup>26</sup>.

<sup>22</sup> Edition des trois textes d'après B par BIRKENMAJER, *Avicennas Vorrede zum Liber Sufficientiae und Roger Bacon* cit., pp. 308-320.

<sup>23</sup> Cf. « La Tradition manuscrite de la *Logica Avicennae* » dans l'édition critique de la *Logica Avicennae* à paraître.

<sup>24</sup> A. BERTOLACCI, *Albert the Great and the Preface of Avicenna's Kitāb al-Šifā'*, in J. JANSSENS, D. DE SMET eds., *Avicenna and his Heritage. Acts of the International Colloquium*, Leuven - Louvain-la-Neuve, September 8-11, 1999, Leuven University Press, Leuven 2002, p. 151, n. 59.

<sup>25</sup> VIRGILE, *Georg.* IV, 392.

<sup>26</sup> M.-T. D'ALVERNY, *Survivance et renaissance d'Avicenne à Venise et à Padoue*, in A. PERTUSI ed., *Venezia e l'Oriente fra tardo Medioevo e Rinascimento*, Sansoni, Florence 1966, p. 80, repr. dans *Avicenne en Occident* cit., n° xv.

b) Les *Verba discipuli Avicennae*<sup>27</sup>

Dans les *Verba discipuli Avicennae* (§1)<sup>28</sup>, le disciple parlant de la grande réputation d'Avicenne vu son âge, précise qu'il n'avait pas encore dépassé l'âge de la jeunesse : *et iuvenis existens qui nundum aetatem expleverat iuventutis*. Mais le traducteur s'adapte à ses lecteurs latins en ajoutant l'usage latin selon lequel le terme *iuvenis* s'applique jusqu'à 40 ans<sup>29</sup> : *utpote qui nundum annum attigerat vitae xl*, « comme il est naturel à quelqu'un qui n'avait pas encore atteint l'année de ses 40 ans », alors que le texte arabe ne parle que de deux décennies<sup>30</sup>.

Quand le disciple rapporte les difficultés d'Avicenne avec ses manuscrits, perdus, dispersés ou pillés, on observe un recours fréquent du traducteur au vocabulaire de Cicéron (§2). Les emprunts ne portent pas seulement sur des mots généraux, comme *dissipatio*, dispersion, *perturbatio*, désordre, mais aussi sur ceux que l'on trouve plus particulièrement dans les discours de Cicéron *In Verrem*, contre Verrès le pilleur de la Sicile, comme *direptio*, pillage<sup>31</sup> ou des mots secondaires, comme *usquequaque*, en tout lieu, *callide*, habilement<sup>32</sup> etc.

Le mot rare *taediosus* que l'on voit ici (*quae utique occupatio mihi dampnosa extitit et etiam ei non minime taediosa*)<sup>33</sup> apparaît dans les *Confessiones* IV, 7, 12 de s. Augustin. Nous verrons d'autres emprunts à la même partie de cet ouvrage.

Le traducteur ne veut pas encombrer son texte destiné aux Latins avec ce qui est spécifique à l'arabe, comme les invocations pieuses. La formule arabe signifiant la mort du roi Šams al-Dawla, qui changea les plans d'Avicenne, est remplacée par l'évocation latine de la roue de la Fortune : *Nam rota Fortunae revoluta regem illum e medio evocavit* (§4), « car la roue de la Fortune ayant tourné rappela ce roi du milieu du monde », image du discours de Cicéron *In Pisonem* où elle ne s'applique pas à la mort<sup>34</sup>. Les mots *occultatio*, action de se cacher, et *moleste ferentes*, supportant avec peine (§5), renvoient aux *Lettres à Atticus* du même Cicéron<sup>35</sup>.

Dans la phrase suivante, le mot inhabituel *ingeniatus* surprend. Mais on le retrouve, accompagné comme ici d'un adverbe (ici *callide*, de façon rusée, habile, chez Plaute *lepipe*, de façon aimable) dans le *Miles gloriosus*<sup>36</sup>, pour décrire le naturel d'un personnage.

<sup>27</sup> Ed. BIRKENMAJER, *Avicennas Vorrede zum Liber Sufficientiae und Roger Bacon* cit., pp. 314-317.

<sup>28</sup> Par commodité, les numéros des paragraphes sont repris de la traduction anglaise de ces textes à partir de l'arabe dans GUTAS, *Avicenna* cit. *supra* n. 12, pp. 29-34.

<sup>29</sup> *Thesaurus linguae latinae*, VII, 2, Leipzig 1956, col. 734.

<sup>30</sup> GUTAS, *Avicenna* cit., p. 30, note c.

<sup>31</sup> CICÉRON, *In Verr.* 4, 111, 115 etc.

<sup>32</sup> CICÉRON, *In Verr.* 5, 10; *callide, passim*.

<sup>33</sup> GUTAS, *Avicenna* cit., p. 31, note i. Cette phrase diffère du texte arabe.

<sup>34</sup> CICÉRON, *In Pisonem* 10, 22.

<sup>35</sup> CICÉRON, *Epistulae ad Atticum*, IX, 13, 5 et XIII, 22, 4.

<sup>36</sup> PLAUTE, *Miles gloriosus*, 731.

Dans la phrase « eius detentores ad cor redeuntes absolverunt ipsum » (§5), l'expression *ad cor redeuntes*, absente du texte arabe, retient particulièrement l'attention. Elle vient en effet originellement de la traduction latine de la Bible, en Isaïe, 46, 8 : *Redite, praevaricatores, ad cor*, verset qui se trouve cité par s. Augustin dans ses *Confessiones* (IV, 12, 18). Elle répond ainsi tout à fait à la question posée par le savant Shlomo Pinès<sup>37</sup> à propos de Ibn Daud : si l'on s'accorde pour attribuer à l'influence d'Avendauth sur Gundisalvi les ressemblances entre les écrits de ces deux auteurs, ne peut-on trouver aussi à l'inverse dans les écrits d'Abraham Ibn Daud des recours aux écrits chrétiens ?

On relève aussi *suffultus*, soutenu (§7 « solo sui cordis repositorio suffultus »), mot du *De natura rerum* de Lucrèce<sup>38</sup>, qui sera repris au chapitre I-2 (3) de la *Logica. Repositorium*, coffre, armoire, est en revanche un mot médiéval.

### c) Les *Verba Avicennae* (I-1)<sup>39</sup>

Dans les *Verba Avicennae* (§1), l'expression *patula falsitas*, l'erreur largement étalée, frappe par la présence du mot *patulus* que l'on connaît au premier vers des *Bucoliques* de Virgile, où il désigne la ramure largement étalée d'un hêtre à l'ombre duquel se repose le berger Tityre. Dans le *De oratore* de Cicéron, le mot est aussi appliqué à un arbre<sup>40</sup>. Ici, il est joint à *falsitas*, qu'Augustin, au même livre des *Confessiones* (IV, 16, 29), oppose à *veritas* à propos de l'influence sur lui des *Catégories* d'Aristote.

Ce changement de registre suggère une maladresse, mais en réalité l'emploi du mot *patulus* réservé aux arbres entre dans la métaphore suivie par Avicenne présentant son ouvrage comme un arbre, avec dans la suite du texte, la *medulla*, les *radices*, la *spatiosa ramorum explicatio* et la *protensio radicum*. À ce propos, on constate une nette divergence entre le texte d'Avicenne transmis par les manuscrits de la *Logica Avicennae* et celui de l'édition officielle du Caire, divergence qui demande une recherche particulière<sup>41</sup>.

Comme pour *grandaevus*, on observe chez le traducteur Avendauth un vif souci de l'exactitude des mots choisis.

Plus loin (§2), dans *in scientia logices cui haec cordi fuerit*, « dans la science de la logique, pour qui l'aura eue à cœur », *cordi esse alicui* est une expression latine de Cicéron tout à fait classique<sup>42</sup>.

<sup>37</sup> PINES, *Scholasticism after Thomas Aquinas* cit., pp. 99-100 et 101.

<sup>38</sup> LUCRÈCE, *De natura rerum*, IV, 427 et 867.

<sup>39</sup> Ed. BIRKENMAIER, *Avicennas Vorrede zum Liber Sufficientiae und Roger Bacon* cit. n. 10, pp. 317-319.

<sup>40</sup> CICÉRON, *De oratore*, 1, 28 (platanus, platane); VIRGILE, *Bucoliques* I, 1 (fagus, hêtre).

<sup>41</sup> S. DI VINCENZO, *Is there a versio vulgata of Avicenna's Kitāb al-Šifa' ? On the hypothesis of a double recension of Kitāb al-Madhal*, dans ce volume.

<sup>42</sup> CICÉRON, *Orator*, 53; *Epistula ad Atticum* V, 3, 3 etc. Manuscrits donnant ce texte dans GUTAS, *Avicenna* cit., p. 43, note e; Silvia Di Vincenzo y ajoute le manuscrit Leiden Or. 4, f. 2, Di VINCENZO, *Avicenna's Isagoge*, Chap. I, 12, *De universalibus* cit., p. 451, n. 35.

Mais, à la fin de ce passage des *Verba Avicennae* (§4), le latin ne correspond plus du tout à l'arabe :

« ... secundum id quod exigit opinio pura, non observando limitem aut partem ad quam determinant participes in arte, neque conformidando a suarum ictibus lancearum hoc quod fuit in aliis formidatum »,

(traduction française) « ... selon ce qu'exige une opinion sincère, qui ne tient pas compte de la voie ni du parti que suivent les collègues dans la discipline, et ne redoute pas des coups de leurs lances ce qui le fut en d'autres cas »,

alors que l'arabe dit (traduction anglaise)<sup>43</sup> :

« ... as required by an unbiased view which neither takes into account the views of colleagues in the discipline, nor takes precautions here against creating schisms among them as is done elsewhere »<sup>44</sup>.

Tandis que l'arabe parle de précautions contre la création de schismes parmi les collègues, le latin parle de crainte des coups de leurs lances. Il y a là une évidente transposition du traducteur arabo-latin Avendaugh. Avicenne parle de ne pas éviter ici de créer des schismes parmi les collègues, comme on le fait ailleurs. Avendaugh prend à dessein une autre image, car pour les Latins « créer un schisme » est une énormité scandaleuse qui se situe au plan religieux. L'analogie avec les tournois de chevaliers du XII<sup>e</sup> siècle européen ramènera la question à un niveau plus ordinaire. Le début de l'*Âne d'or* d'Apulée fournit l'idée de crainte (*formido*) associée à l'image de la lance (*lancea*) :

« Denique mihi quoque non parvam incussisti sollicitudinem, immo vero formidinem, iniesto non scrupulo sed lancea ».

« au point qu'à moi aussi tu as inspiré une forte inquiétude, pour ne pas dire de la crainte, (...) comme si tu m'avais enfoncé non une écharde, mais la pointe d'une lance »<sup>45</sup>.

Par cette image, le traducteur suggère qu'Avicenne ne prend pas ces dissensions bien au sérieux, mais plutôt comme un jeu. L'usage des analogies est

<sup>43</sup> GUTAS, Avicenna cit., p. 44, §4. Texte arabe et traduction anglaise dans BERTOLACCI, *Albert the Great and the Preface* cit., p. 137 et n. 19.

<sup>44</sup> GUTAS, Avicenna cit., p. 44 et n. 5.

<sup>45</sup> APULÉE, *Métamorphoses ou l'Âne d'or*, I, 11.

de fait un trait de style de Ibn Daud<sup>46</sup>. Le texte latin de ces prologues du Šifā' a été lu et cité à plusieurs reprises par le philosophe anglais Roger Bacon (ca.1214-1294) qui les considérait comme l'exakte pensée d'Avicenne<sup>47</sup>. Le fait que Roger Bacon reprenne si souvent l'analogie des *ictus lancearum contradictientium* montre qu'il avait bien sous les yeux la traduction d'Avendauth/Ibn Daud puisque c'est lui qui y a introduit cette analogie du tournoi<sup>48</sup>.

En avançant dans le texte, on trouve ensuite un point de traduction qui demeure obscur. Il pourrait indiquer cependant que le traducteur, sans être un Latin, connaissait le grec. À la fin des *Verba Avicennae* (§4), pour rendre l'arabe *mağmāğa*, détour, il aurait forgé à l'aide du grec le mot *cyclubacio\** (littéralement « marche en rond »). Ce mot abrégé se lit dans le manuscrit de Bruges (B) au-dessus de la ligne<sup>49</sup>, écrit d'une encre très pâle sinon à la pointe d'argent. Le texte en U et B dit *tyrubō*. Ne comprenant pas ce mot, le correcteur Bc a préféré traduire ici la variante arabe bien attestée *ğamğama*, hésitation<sup>50</sup>, en lisant *tytubacio* (avec l'y du mot forgé) devenu *titubatio*.

À la fin de sa présentation (§4)<sup>51</sup>, Avicenne pose les différences entre ses deux ouvrages, le Šifā' et la *Philosophie orientale*. Dans la traduction latine, le premier est dit d'une grande simplicité (*planities multa*) tenant compte des opinions des collègues ; et malgré cela (*tamen*), il a une sorte de vive clarté étincelante qui, si le lecteur l'a bien comprise, lui permettra d'excuser l'ouvrage de cette simplicité.

« Qui ergo voluerit veritatem secundum viam in qua est aliqua declaratio versus <participes> et planities multa, aliqua tamen quasi<sup>52</sup> coruscatis resplendentia quam si recte intellexerit, per hoc librum excusandum duxerit, istum appetat et requirat (§4 *in fine*) ».

<sup>46</sup> FONTAINE, Abraham Ibn Daud cit. supra n. 6, chap. 3.

<sup>47</sup> M. BOUGES, Roger Bacon a-t-il lu des livres arabes ?, « AHDLMA », 5, 1930, pp. 311-315. L'auteur souligne que Roger Bacon s'appuie toujours sur le même texte d'Avicenne, son Prologue au Šifā'.

<sup>48</sup> ROGER BACON, *Opus maius*, II, 13, éd. J. H. BRIDGES, Oxford 1897, vol. I, pp. 55-56 et BIRKENMAJER, *Avicennas Vorrede zum Liber Sufficientiae und Roger Bacon* cit. supra n. 10, p. 308 (ou 89) ; Id., *Opus maius*, III, 2, éd. BRIDGES, Supplementary volume, Londres - Edimbourg - Oxford 1900, p. 85 et BIRKENMAJER, *Avicennas Vorrede zum Liber Sufficientiae und Roger Bacon* cit., p. 309 (ou 90) ; Id., *Opus tertium*, c. 23, éd. J. S. BREWER, Londres 1859, p. 78 ; Id., *Communia naturalium*, I, pars IV, <dist. 1>, c. 3, ed. R. STEELE, *Opera hactenus inedita Rogeri Bacon*, fasc. III, Oxford 1911, pp. 248, 18 - 250, 14, ind. dans BIRKENMAJER, *Avicennas Vorrede zum Liber Sufficientiae und Roger Bacon* cit., p. 311. Ces textes de Roger Bacon sont repris en appendice à l'édition des *Verba Avicennae* dans l'édition critique de la *Logica Avicennae*, à paraître.

<sup>49</sup> Ms. Brugge, Stedelijke Openbare Bibl. 510, fol. 38va.

<sup>50</sup> GUTAS, *Avicenna* cit., p. 45, n. i et p. 120.

<sup>51</sup> GUTAS, *Avicenna* cit., pp. 44-45.

<sup>52</sup> *Alqua tamen quasi ... excusandum duxerit* : texte arabe différent, traduit par « alludes to things which, had they been perceived, there would have been no need for the other book », GUTAS, *Avicenna* cit., p. 45, §4 (texte latin non signalé).

« Donc celui qui aura voulu la vérité selon une méthode comportant quelque explication à l'égard des <collègues> et une grande simplicité, tout en ayant cependant une sorte de vive clarté étincelante qui, s'il l'a bien comprise, lui permettra d'en excuser l'ouvrage, qu'il désire et recherche ce livre-ci <le Šifā> ».

Ce sont les mots *coruscalis resplendentia* qui expriment cette « vive clarté étincelante ». *Coruscalis* est un hapax du poète carthaginois du V<sup>e</sup> s. Dracontius<sup>53</sup>, qu'Avendaouth/Ibn Daud avait pu lire après son arrivée à Tolède<sup>54</sup>. Quant à *resplendentia*, c'est un mot d'Augustin employé dans l'une de ses lettres précisément à propos de la vérité: « *Sicut luculentis ingeniis non defit resplendentia veritatis* »<sup>55</sup>, De même qu'aux brillantes intelligences la vive clarté de la vérité ne fait pas défaut.

À la fin du §5<sup>56</sup>, s'agissant de *quoadusque* (« *quoadusque in hac intentione librum edam proprium et singularem* »), on se demande où Avendaouth a trouvé ce mot compliqué et rare signifiant jusqu'à ce que. Mais, en reprenant saint Augustin pour guide, on voit que dans la préface à son *De civitate Dei*, celui-ci cite un verset de psaume donnant ce mot: *quoadusque iustitia convertatur in iudicium* (Ps. 93 [94], 15).

Si l'on rapproche cette citation d'un psaume de celle du prophète Isaïe prise précédemment<sup>57</sup> aux *Confessions*, on touche sans doute là à une méthode ingénieuse d'Avendaouth. De manière générale, il a souvent recours aux citations bibliques dans la discussion philosophique<sup>58</sup>. Ici, il choisit un auteur latin chrétien citant souvent l'Ancien Testament, saint Augustin; puis, mettant en parallèle certains mots latins cités avec le texte biblique qu'il connaît par ailleurs, il s'assurerait de leur sens exact avant de les employer dans sa propre traduction.

Il est intéressant de constater que les mots ou images de ces parties narratives sont souvent empruntés soit aux grands auteurs latins païens, Plaute, Lucrèce, Virgile et surtout Cicéron dans ses ouvrages rhétoriques (*Orator*, *De oratore*, discours *in Verrem*, *in Pisonem*) ou ses lettres etc., soit à des écrivains originaires d'Afrique du Nord: Apulée, Augustin, Dracontius, etc. C'est peut-être là un bref aperçu sur la culture latine de lettrés de langue arabe dans l'Espagne du XII<sup>e</sup> siècle.

<sup>53</sup> DRACONTIUS, *Oreste*, v. 244, *Œuvres*, t. III, *La tragédie d'Oreste. Poèmes profanes I-V*, éd. J. BOUQUET, CUF, Paris 1995, pp. 100 et 178, n. 181. La survie de l'*Orestis tragoedia* au Moyen-Âge est peu attestée, mais son unique manuscrit provient sans doute d'un modèle en écriture wisigothique, *ibid.*, pp. 69-72.

<sup>54</sup> DRACONTIUS, *Œuvres*, t. I, éd. C. MOUSSY, C. CAMUS, CUF, Paris 1985, p. 106.

<sup>55</sup> S. AUGUSTIN, *Epistula 155*, 14.

<sup>56</sup> GUTAS, *Avicenna* cit., p. 46.

<sup>57</sup> Voir *supra*, p. 9.

<sup>58</sup> FONTAINE, *Abraham Ibn Daud*, 4.1, cit. *supra* n. 6.

## II. 2 AMBIGUITÉ ET ÉVOLUTION DE LA MÉTHODE DE TRADUCTION

Avendauth n'est pas un traducteur professionnel. On s'en aperçoit à son souci d'adapter le texte d'Avicenne à la compréhension immédiate des Latins (sens du mot *iuvénis*, transposition de l'évocation d'un schisme, suppression des formules proprement arabes etc.). Sa méthode empirique de traduction, recourant à des réminiscences littéraires ou empruntant le vocabulaire des textes anciens, suppose un important travail de recherche dans les textes. Mais elle n'est pas toujours soutenue par l'attention à la grammaire et/ou à la syntaxe latines. Ainsi, par exemple, les règles d'usage des pronoms réfléchis ne sont pas suivies, la concordance des temps des verbes est souvent négligée, etc.

À la suite de cette recherche se pose donc une question de fond : n'est-ce pas précisément parce que Avendauth ignorait le latin scolaire qu'il s'est donné tant de peine pour trouver dans les ouvrages latins du passé des expressions et un vocabulaire adéquats pour traduire les textes descriptifs accompagnant la *Logica* ?

À cela s'ajouteraient une autre motivation pour utiliser des sources latines si diverses dans cette traduction. Avendauth/Ibn Daud estimait sans doute que, s'il voulait faire reconnaître la valeur des écrits d'Avicenne, il fallait que lui-même montre connaissance et respect pour la culture latine découverte en Espagne et en Afrique du Nord. Montrer à l'élite latine, tel l'archevêque de Tolède, que l'élite arabophone connaissait les auteurs latins anciens et les appréciait, pourrait susciter un rapprochement entre eux à ce niveau. En reprenant une expression de Gad Freudenthal, on pourrait ajouter que ce serait « cohérent avec ce que nous savons de la proximité de Ibn Daud avec les classes dirigeantes, juives comme non-juives »<sup>59</sup>. D'où, dans la recherche des sources, ce mélange d'écrits classiques ou plus récents et de textes chrétiens comme des versets de l'Ancien Testament ou des citations de saint Augustin. Le but d'Avendauth dans cette démarche était surtout d'attirer la sympathie de l'archevêque pour obtenir son soutien dans son projet de traduction du *Šifā*.

Dans ces conditions, faut-il vraiment supposer un latiniste inconnu, un mystérieux *socius* qui aurait écrit ce texte pour aider notre auteur arabophone ? S'il avait existé, il se serait très probablement exprimé dans un latin plus simple et plus naturel. Et il n'aurait pas cherché des sources si lointaines et si mêlées d'une référence à l'autre. Les affirmations sur la maladresse de ce supposé *socius* traducteur<sup>60</sup> s'expliquent fort bien si c'est Avendauth lui-même qui a réalisé la

<sup>59</sup> FREUDENTHAL, *Abraham Ibn Daud, Avendauth, Dominicus Gundissalinus* cit., p. 74, à propos de l'aisance d'Avendauth à l'égard des autorités religieuses : « consistent with what we know of Ibn Daud's closeness to the ruling classes, both Jewish and non-Jewish ».

<sup>60</sup> Cf. D'ALVERNY, *Avicenne en Occident*, n° III, p. 63 ; n° IV, p. 341.

traduction de la *Logica* d'Avicenne et de ses prologues. On est en présence du cas rare d'une traduction latine voulue et réalisée par un auteur arabe en vue d'introduire les Latins à la connaissance des philosophes arabes, et du premier d'entre eux, Avicenne.

Mais, outre ces diverses difficultés constatées dans les traductions présentées : difficultés de vocabulaire comme de grammaire, l'archevêque de Tolède ne semble pas avoir été intéressé par un commentaire de plus de l'*Isagoge* de Porphyre, contrairement à ce qu'avait espéré Avendaugh.

Par contre, il le fut vivement à l'idée d'une traduction du *De anima* d'Avicenne, texte dont Avendaugh/Ibn Daud sut lui présenter la nouveauté philosophique et le prolongement religieux possible dans son prologue<sup>61</sup> à l'ouvrage :

« Indignum siquidem ut illam partem sui qua est sciens, homo nesciat, et id per quod rationalis est, ratione ipse non comprehendat ».

« Il est vraiment indigne que l'homme ne connaisse pas cette part de lui-même d'où lui vient la connaissance, et qu'il n'appréhende pas par la raison ce par quoi il est un être raisonnable ».

Désormais convaincu du bien-fondé de l'entreprise proposée par Avendaugh, mais aussi des difficultés de celui-ci à s'exprimer en latin, l'archevêque a cherché quelqu'un pour l'aider à poursuivre cette importante tâche de traduction. Il avait connu précédemment, alors qu'il était lui-même évêque de Ségoïe (1149-1152), Dominicus Gundissalinus, attesté dès mai 1148 comme archidiacre de Ségoïe<sup>62</sup> (Castille-et-Léon). Il y avait dans cette ville probablement beaucoup de Juifs ayant fui l'Andalousie arabe, et l'arabe parlé devait y être fréquent. Gundisalvi dont la formation philosophique semble avoir été poussée<sup>63</sup>, habitué à l'arabe parlé, était donc tout indiqué pour travailler avec l'*Israelita philosophus* Avendaugh/Ibn Daud.

Il faut reconstruire alors le changement de ton d'Avendaugh entre sa présentation à l'archevêque de la traduction terminée de la *Logica* et celle en 1162 de la traduction terminée du *De anima* d'Avicenne<sup>64</sup>. La première est une aimable proposition à l'archevêque, comme nous l'avons vu plus haut<sup>65</sup> :

<sup>61</sup> Sur ce texte, voir S. VEGAS GONZÁLEZ, *La Transmision de la filosofía en el medioevo cristiano : el prologo de Avendeuth*, « Revista Española de Filosofía Medieval », 7, 2000, pp. 115-125.

<sup>62</sup> POLLONI, *Elementi per una biografia di Dominicus Gundisalvi* cit., p. 13.

<sup>63</sup> Sur la formation intellectuelle de Dominique Gundisalvi, A. FIDORA, *Die Wissenschaftstheorie des Dominicus Gundissalinus. Voraussetzungen und Konsequenzen des zweiten Anfangs der aristotelischen Philosophie im 12. Jahrhundert*, Akademia Verlag, Berlin 2003 (Wissenskultur und gesellschaftlicher Wandel, 6), pp. 98-101 et *passim*.

<sup>64</sup> POLLONI, *Elementi per una biografia di Dominicus Gundisalvi* cit., pp. 18-20.

<sup>65</sup> Cf. *supra*, pp. 3 et 5.

« Studiosam animam vestram ad appetitum translationis libri Avicennae quem Asschiphe, id est Sufficientiam, nuncupavit, invitare cupiens...»,

« Désireux d'éveiller votre âme zélée à l'envie d'une traduction du livre d'Avicenne qu'il a intitulé *al-Šifā'*, c'est-à-dire *Sufficientia*, j'ai pris soin de convertir d'arabe en langue latine... »,

mais la seconde est l'exécution obéissante d'un ordre de cette autorité :

« Avendeuth israelita philosophus gratum debitae servitutis obsequium <...> iussum vestrum, Domine, de transferendo libro Avicennae philosophi *De anima* effectui mancipare curavi... »<sup>66</sup>.

« Le philosophe juif Avendauth, en hommage reconnaissant de soumission due. <...> J'ai pris soin, Monseigneur, de transmettre pour effet votre ordre concernant la traduction du livre du philosophe Avicenne *Sur l'âme*... ».

Les termes employés *gratum debitae servitutis obsequium, iussum vestrum, effectui mancipare*, si opposés à l'amabilité du propos lors de la prise de contact entre Avendauth et l'archevêque, laissent peu de doute. L'archevêque, déçu et inquiet à la lecture de la traduction de la *Logica*, a fait acte d'autorité en ordonnant à Avendauth de traduire le second ouvrage, le *De anima* d'Avicenne, avec l'aide d'un tiers, signifié par les mots *effectui mancipare*, donner pour effet.

Ce serait donc entre la présentation par Avendauth à l'archevêque de Tolède de la *Logica* achevée et la commande qu'il en reçut de la traduction du *De anima* que l'archevêque, supérieur hiérarchique de l'archidiacre Dominique Gundisalvi, les aurait mis en relation, afin d'aider Avendauth/Ibn Daud.

Cette chronologie permet de rendre compte des caractères spécifiques de la traduction du corps de la *Logica*. En effet, après avoir surmonté les difficultés de traduction des textes narratifs, Avendauth avait enchaîné sur la traduction des développements philosophiques, qui lui étaient plus familiers. C'est donc seulement avec la traduction du *De anima* d'Avicenne que commence la collaboration de Avendauth et de Dominique Gundisalvi. C'est pourquoi Avendauth précise dans sa dédicace de l'ouvrage à l'archevêque leur méthode de travail en commun, inaugurée à cette occasion. L'insistance donnée au commun recours à une traduction rigoureuse *per singula verba*, c'est-à-dire mot à mot :

« et me singula verba vulgariter proferente et Dominico archidiacono singula in latinum convertente »<sup>67</sup>

<sup>66</sup> Cf. p. 5 ; tout le texte dans D'ALVERNY, *Avendauth ?* cit., pp. 33-34.

<sup>67</sup> AVICENNA LATINUS, *Liber de anima seu Sextus de naturalibus*, I-II-III, éd. cit., pp. 3-4.

souligne bien la différence avec les précédentes traductions solitaires de la *Logica* qui procédaient par des moyens détournés, souvent exacts et bien choisis certes, mais parfois éloignés de l'original arabe et/ou écrits dans un latin incorrect ou correspondant mal au latin médiéval. La traduction mot à mot permet au contraire de vérifier que le mot est compris et de contrôler les formes grammaticales ainsi que les détails. Une fois la collaboration bien mise en route, le travail sera plus facile pour les ouvrages suivants.

### III. AVENDAUTH TRADUCTEUR D'UN TEXTE PHILOSOPHIQUE : LE CHAPITRE I-12 ARABE DE LA *LOGICA*, INTITULÉ *DE UNIVERSALIBUS*.

Dans la traduction des textes philosophiques, il ne s'agit plus pour le traducteur de recourir à des réminiscences littéraires. Pour rendre la pensée d'Avicenne qu'il connaît bien, Ibn Daud doit s'attacher à une traduction rigoureuse de l'original. Le vocabulaire moins diversifié facilitera la tâche. En outre, s'agissant de philosophie, il n'est plus besoin d'adapter le texte arabe aux usages latins.

La traduction du *De universalibus*, chapitre arabe I-12 qui résume la pensée d'Avicenne sur les universaux, est pour nous un bon exemple de ce travail. À juger par le nombre de ses manuscrits, elle fut appréciée des Latins. On peut en partager les dix manuscrits connus en trois groupes<sup>68</sup> : le chapitre a été parfois isolé (ODOrRS), puis ajouté à la fin de la *Logica* (UBCG), ou bien placé à sa juste place dans le texte (V), c'est-à-dire après le chapitre I-10 (11).

Sur ces dix manuscrits, cinq en attribuent nommément la traduction à Avendauth (UBGDR), et un lui en attribue même la rédaction (O). Les autres laissent le texte dans l'anonymat (CVSOr). Par ailleurs, trois manuscrits (NPM) omettent le texte lui-même. Pour examiner le *De universalibus* dans un état assez proche de la traduction d'Avendauth, il faut consulter le manuscrit Oxford, Digby 217 (O), qui paraît être le meilleur, bien que son titre soit erroné :

<sup>68</sup> On donne ici la signification des sigles des manuscrits. On trouvera leur description au chapitre III de la Tradition manuscrite, intitulé « Les manuscrits de la *Logica Avicennae* » dans l'édition critique de la *Logica Avicennae* à paraître. — (O) Oxford, Bodleian Libr., Digby 217, XIII<sup>e</sup>s.<sup>2</sup>; (D) Dubrovnik, Bibl. des Dominicains 63 (36-V-6), XIII<sup>e</sup>s.<sup>2</sup>; (Or) Oxford, Oriel College 7, XIV<sup>e</sup>s.<sup>1</sup> (résumé avec extraits); (R) Roma, Bibl. Angelica 242 (C.4.10), XIII<sup>e</sup>s.<sup>2</sup>; (S) Paris, BnF, latin 16096, ca. 1280; (U) Città del Vaticano, Vatican lat. 4428, XIII<sup>e</sup>s.<sup>2</sup>; (B) Brugge, Stedelijke Openbare Bibl. 510, XIII<sup>e</sup>s.<sup>2</sup>; (C) Cordoba, Cabildo 52, XIV<sup>e</sup>s.<sup>1</sup> (chapitre entier, à la suite d'extraits de l'ouvrage); (G) Graz, Universitätsbibl. 482, XIII<sup>e</sup>s.<sup>2</sup>; (V) Città del Vaticano, Vatican lat. 2186, XIII<sup>e</sup>s.<sup>2</sup>; (N) Napoli, Biblioteca Nazionale VIII. E. 33, XIII<sup>e</sup>s.<sup>2</sup>; (P) Paris, Bibliothèque nationale de France, latin 6443, fin XIII<sup>e</sup>s.; (M) Oxford, Merton College 282, XIV<sup>e</sup>s.<sup>1</sup>.

Oxford, Bodleian Library, Digby 217 (XIII<sup>e</sup>s.<sup>2</sup>), ff. 95r-96v<sup>69</sup>. « Incipit liber Avendeuth de universalibus asumptus ex quinto Methaphysice (*sic*) Avicenne » (*tit. curr.* Avendeuth, *in tabula contentorum saec. XIV f. 1v* Avendeuth de .V. universalibus). Avendauth est ici considéré comme l'auteur de cet ouvrage à part, qui serait tiré du I. V de la *Métaphysique d'Avicenne*.

Relevons quelques particularités de O, dans l'ordre du texte<sup>70</sup>:

a) ... diceretur quod uno respectu sunt ante multiplicitatem et alio cum multiplicitate et alio post multiplicitatem (*om. cett.*) — éd. Venise, 1508, fol. 12ra.

Au début du chapitre, l'addition propre à O et *alio post multiplicitatem* ne fait qu'achever l'idée des commentateurs alexandrins de Porphyre<sup>71</sup> reprise dans la phrase « Et fortassis etiam diceretur quod uno respectu sunt ante multiplicitatem, et alio cum multiplicitate, et alio post multiplicitatem ».

b) ... una essentia verissime quae est animal (*verissime* en ODOOrRS, *verissima* ailleurs) — éd. 1508, fol 12rb. Ici, l'adverbe est plus proche de l'arabe.

c) ... ut ponatur *super eam* comparatio (en O seul) — éd. 1508, fol 12rb. *Super eam* désigne l'*animalitas intellecta* dont il vient d'être question dans un rappel d'Ammonius<sup>72</sup>.

d) quelques lignes plus loin (éd. 1508, fol. 12rb), le texte souffre d'un saut du même au même, qui remonte probablement très tôt dans la transcription arabe :

« Sicut album quod in se est aliquid in intellectu <...> sed quod sit homo (*lacuna in O*) praeter illud quod intelligitur de illo, sed cum sequitur ad aliud et putatur esse unum »<sup>73</sup>.

Ici le manuscrit O (fol. 95r) est seul à présenter une lacune après *sed quod sit homo*, là où les autres manuscrits ajoutent *vel lapis (est...)*. Cette lacune semble

<sup>69</sup> Avicenna latinus. *Codices*, p. 141-145 ; M.-T. d'ALVERNAY, *Avicennisme en Italie, in Oriente e Occidente nel Medioevo : Filosofia e Scienze* (Actes du Congrès international, 9-15 avril 1969 ; Accademia nazionale dei Lincei, Fondazione Alessandro Volta, n° 13), Accademia nazionale dei Lincei, Rome 1971, repr. in *Avicenne en Occident* cit., n° XVI, p. 138.

<sup>70</sup> Référence est faite ici à l'édition Venise, 1508. On trouvera l'édition critique du *De universalibus* à la fin de celle de la *Logica Avicennae*. Je remercie Silvia Di Vincenzo d'avoir bien voulu collationner les mots latins avec l'arabe.

<sup>71</sup> AMMONIUS, *In Porphyrii Isagogen*, ed. A. BUSSE, Reimer, Berlin 1891 (CAG IV. 3), pp. 68, 25 - 69, 1 ; DAVID, *In Porphyrii Isagogen*, ed. A. BUSSE, Reimer, Berlin 1904 (CAG XVIII. 2), p. 113, 14-18.

<sup>72</sup> Cf. AMMONIUS, *In Porphyrii Isagogen*, ed. BUSSE, p. 31, 16-20.

<sup>73</sup> Texte manquant à compléter avec M. E. MARMURA, *Avicenna's Chapter on Universals in the 'Isagoge' of his 'Šifā'*, in A. T. WELCH, P. CACHIA eds., *Islam : Past Influence and Present Challenge*, Edinburgh University Press, Edinburgh 1979, p. 48 : « [This is akin to 'white', which in itself has a concept] that does not require with it the conception that it is a garment or that it is wood. If <one of these> is conceived with it, then something to which white attaches has been conceived. Similarly, 'one' in itself has a concept [that it is a man or a tree, however, is something extraneous to this concept it has, that attaches later to its being one] ... ».

marquer le refus du traducteur de rendre le mot signifiant pierre, attesté dans plusieurs manuscrits arabes<sup>74</sup> mais ne correspondant pas au raisonnement d'Avicenne, que l'ancienne erreur de transcription a altéré. Avicenne donnait homme et arbre comme exemples du concept de 'un', mais par suite du saut de texte signalé plus haut, les exemples se sont trouvés appliqués à 'blanc' et non à 'un'. On a donc remplacé arbre par pierre pour que homme et pierre se rapportent à 'blanc'. Mais la fin de la phrase retrouvant le concept de 'un' disparu dans l'erreur de transcription, la pierre ne convient plus. Le mot arabe signifiant pierre n'appartient donc pas au texte d'Avicenne et pour le philosophe Ibn Daud il n'a pas à être traduit, d'où la lacune.

e) Plus loin, le texte dit :

« Sed secundum quod est aliquid de hiis quae pertractat loyculus, genus est logicum ».

Le mot cicéronien *pertractat* signifiant traiter à fond n'est plus compris. Il est transmis par ODO, manuscrits issus l'un de l'autre. Mais ailleurs, dans *hiis quae pertractat* le mot est dissocié en *per* + complément + *tractat* (*eis per que tractat UBRVGS eis per se tractat C*).

f) le manuscrit O a une variante intéressante dans le passage qui explique que l'homme est une espèce, mais ne peut être genre (éd. 1508, fol. 12rb *in fine*) :

« Homo enim, qui est species animalis secundum hoc quod est animal, non predicatur de eo cum animalitate generalitas quae accidit animalitati, neque nomine neque diffinitione. Hominem enim non oportet fieri genus neque nomine neque diffinitione secundum quod predicatur de illa animalitas, sicut debet esse animal nature diffinitione, et secundum hoc de eo animalitas predicatur ».

« L'homme en effet, qui est une espèce d'animal en tant qu'il est un animal, n'a pas pour prédicat avec l'animalité la généralité qui concerne l'animalité, ni par le nom ni par la définition. Il ne faut pas en effet que l'homme devienne genre ni par le nom ni par la définition du fait que l'animalité est prédiquée de celle-là <la généralité> à la façon dont il doit être animal par la définition de sa nature, et c'est par là que l'animalité est prédiquée de lui ».

Ce passage semble assez clair, même si l'on n'y retrouve pas le mot *corpus* figurant dans l'arabe et rendu ici par *naturaes diffinitione*<sup>75</sup>. Car c'est bien sa

<sup>74</sup> Di VINCENZO, *Avicenna's Isagoge*, Chap. I, 12 cit., p. 452, n. 37 (cliché de O), pp. 452-453 et 456 (liste des mss. arabes).

<sup>75</sup> Comparaison avec l'arabe dans Di VINCENZO, *Avicenna's Isagoge*, Chap. I, 12 cit., pp. 454-455 et nn. 40 et 42.

nature corporelle qui fonde l'animalité de l'homme. Le manuscrit O est le seul des manuscrits latins à donner ces formulations, alors que les autres manuscrits reprennent pour la troisième fois la formule « *nomine et diffinitione* ».

g) on relèvera plus loin la traduction en O seul (éd.1508, fol. 12va):

« *id quod est in sapientia conditoris et ad angelos de veritate cogniti et comprehensi...* ».

L'expression *conditoris et ad angelos* s'oppose à tous les autres manuscrits qui donnent *creatoris et angelorum*, la formule chrétienne ou arabe. Ibn Daud, qui n'utilise pas toujours le mot 'créateur'<sup>76</sup>, reprend ici le terme antique *conditor*<sup>77</sup>. Et surtout, il disjoint la sagesse du créateur de ce qu'en connaissent les anges. L'adjonction de la préposition *ad* dans une construction latine maladroite pour introduire les anges, marque bien une différence fondamentale entre la sagesse de Dieu et ce que peuvent en atteindre les anges. Cette dissociation de Dieu et des anges correspond assez à un trait de la pensée théologique d'Abraham Ibn Daud, qui insiste sur le rôle instrumental assigné aux anges. Ce point de la tradition juive<sup>78</sup> expliquerait que la traduction s'éloigne ici à la fois de l'arabe et du latin habituels.

h) ... *quia ad alium tractatum sapientem pertinet* (OD, ailleurs *sapientiae*) – éd. 1508, fol. 12va. *Sapientem* traduit le mot arabe rendant l'adjectif 'savant'.

Par rapport aux autres manuscrits, on est frappé à la lecture du texte de O de sa relative concision qui conserve cependant un souci de précision par rapport à l'arabe dans le choix des mots latins. Ainsi, on observe le recours à deux termes de sens différents mais complémentaires réunis par *et*, comme *discretio et dispersio*, pour traduire un seul terme arabe, *tafrīq*<sup>79</sup>, afin d'en cerner tout le champ sémantique. Mais, habitué au latin classique, le traducteur n'a introduit que très peu le verbe être comme copule du sujet et du prédicat dans ce chapitre I-12, ce que les autres manuscrits ont corrigé.

Cependant, l'archevêque Jean de Castelmoron mourut dès 1166. Ce fut un rude coup à la fois pour Avendaugh/Ibn Daud qui perdait son protecteur et pour la *Logica* qui, n'ayant pas été reprise, resta longtemps oubliée.

<sup>76</sup> FONTAINE, *Abraham Ibn Daud*, cit. 5.3 : « ... in Ibn Daud's designations of God, such as "the first unmoved mover", "the necessary being" or "the first cause" rather than "the Creator" ».

<sup>77</sup> SÉNÈQUE, *De providentia* V, 8.

<sup>78</sup> D'ALVERNY, *Avendaugh*? cit., pp. 41-42 ; FONTAINE, *Abraham Ibn Daud* cit., 5.4 *in fine*.

<sup>79</sup> DI VINCENZO, *Avicenna's Isagoge*, *Chap. I*, 12 cit., pp. 461-464.

#### IV. ÉVOLUTION ET SURVIVANCES DU TRAVAIL D'AVENDAUTH

Puis, quand l'intérêt pour la *Logica Avicennae* commença à la diffuser, dans la seconde moitié du XIII<sup>e</sup> siècle, le texte d'Avendauth, passant entre les mains des différents copistes, fut progressivement adapté au latin médiéval. Les manuscrits cherchent à transformer sa langue en un latin médiéval académique et didactique, ajoutant en particulier de nombreux mots de liaison et/ou des formules explicatives semées de *est*, de *quod* et de *quia*. On constate également un plus grand souci de la grammaire. Dans l'expression première, les verbes sont souvent à l'indicatif présent. Par la suite, ils sont mis aux temps et mode convenables (parfait, futur, subjonctif, etc.). Les manuscrits présentent alors une grande diversité dans les termes et leur ordre.

Avendauth/Ibn Daud avait mis tous ses soins pour susciter chez l'archevêque de Tolède l'envie de patronner une traduction du *Šifā'* et pouvoir ainsi, avec son aide, apporter aux Latins les bienfaits de la philosophie d'Avicenne. Mais il ne s'était pas rendu compte qu'en traduisant à l'aide de la langue latine classique, il ne serait pas compris par les Latins du XII<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècle. Il y avait longtemps que les Latins ne comprenaient plus la langue de la Rome antique. Leur vocabulaire ignore la langue littéraire, désormais archaïque et obscure. Les siècles passés, les peuplements nouveaux issus des migrations etc. ont rendu vains les efforts érudits de cette sorte. L'évolution de la tradition manuscrite de la *Logica Avicennae* le confirme, car on y voit la disparition progressive de la version première, aboutissant vers la fin du XIII<sup>e</sup> siècle à une relecture actualisée de l'ensemble.

On peut appliquer à la *Logica Avicennae* ce que dit Simone Van Riet de la traduction latine du *De anima* d'Avicenne par Avendauth et Dominique Gundisalvi. Le premier traducteur serait ici Avendauth et le réviseur Gundisalvi :

« Tout se passe comme si cette traduction avait été élaborée par un premier traducteur, puis qu'une révision avait eu lieu, conservant la majeure partie du texte primitif, mais modifiant des mots, des particules, des tournures syntaxiques, parfois des phrases entières »<sup>80</sup>.

S'agissant de la *Logica*, ce n'est pas une révision suivie ; c'est davantage le résultat des choix de l'un ou l'autre copiste se ralliant à un manuscrit antérieur dont le texte lui semble meilleur, de sorte que l'on n'aboutit pas à deux versions distinctes opposables<sup>81</sup>. L'intérêt doit se concentrer sur les variantes. Les manuscrits U et B présentent les variantes les plus anciennes, qui sont aussi les plus contestées.

<sup>80</sup> S. VAN RIET, *La traduction latine du « De anima » d'Avicenne. Préliminaires à une édition critique*, « Revue philosophique de Louvain », 1963, 61, n°72, pp. 583-626 (583-584).

<sup>81</sup> Cf. le *stemma codicum* dans « La Tradition manuscrite », Introduction à l'édition critique de la *Logica Avicennae*.

Il y eut alors dans la transmission une modernisation progressive de l'expression tendant à l'actualiser par une formulation plus directe, ou à remplacer le vocabulaire classique, archaïque et mal compris des médiévaux, par un langage plus courant. En conséquence, on voit parfois surnager en U des mots rares inconnus du latin médiéval et survivances de la traduction latine d'Avendaauth. Au chapitre I-2 (3), on retrouve le mot *suffultus* emprunté au *De natura rerum* de Lucrèce<sup>82</sup>, qui se voyait déjà dans les *Verba discipuli*. Les variantes remplacent parfois un mot littéraire par son radical plus connu mais moins précis. Ainsi en I-3 (4), *collocutio* (UB) devient partout ailleurs *locutio*, ou bien en II-3 *divulgatae* (UB) devient *vulgatae* (NVG). Or, *collocutio* désigne chez Cicéron<sup>83</sup> un entretien et *locutio* une simple parole, et dans la phrase de I-3 (4): « *quia cogitatio quasi collocutio est inter ipsum hominem et cogitatum suum verbis imaginatis* », *collocutio* est bien meilleur.

De même, au chapitre I-8 (9), à propos de la définition des termes relatifs, dans la phrase « *Haec autem mensio auget dubitationem in aliis quae sunt praeter genus et speciem* », Avendaauth reprend en U le mot de Cicéron<sup>84</sup> *mensio* signifiant appréciation. Mais ce mot est sans doute complètement oublié, car tous les autres manuscrits le remplacent par *responsio*.

Une évolution significative est par exemple celle du mot littéraire tardif *parilitas* signifiant égalité. On lit au chapitre I-5 (6): « *Nam dualitatem comitatur parilitas* ». Les manuscrits U et B n'ont pas su adopter le mot, qu'ils transcrivent *pluralitas*. Il revient trois fois au chapitre I-7 (8): le manuscrit N lit *parilitas* les deux premières fois, mais à la troisième il le remplace par son équivalent *paritas* (NP), alors que *parilitas* subsiste en VGM et que *pluralitas* revient dès la deuxième fois en UB. Or, *parilitas* est un mot rare d'Apulée<sup>85</sup>, auteur favori d'Avendaauth semble-t-il, tandis que *paritas* est un mot bien connu de Boèce.

#### V. MORT D'ABRAHAM IBN DAUD/AVENDAUTH

Cette évolution s'est faite dans des manuscrits de la seconde moitié du XIII<sup>e</sup> siècle, alors que la diffusion de la *Logica* s'est trouvée marquée par un événement tragique et brutal : la mort d'Abraham Ibn Daud en 1180.

Elle est rapportée par le savant tolédan Juda B. Salomon ha-Cohen (ca. 1215-apr. 1247) qui vécut à Tolède quelques décennies après Ibn Daud. Les circonstances ne sont pas précisées, mais l'auteur tolédan affirme qu'en cette année 1180 Ibn

<sup>82</sup> LUCRÈCE, *De natura rerum*, IV, 427 et 867.

<sup>83</sup> CICERO, *Epistulae ad Atticum*, XII, 1, 2.

<sup>84</sup> CICERO, *Orator*, 177.

<sup>85</sup> APULÉE, *Métamorphoses ou L'âne d'or*, II, 10.

Daud « mourut pour la Sanctification du Nom », c'est-à-dire en martyr de sa foi<sup>86</sup>. Les expressions hébraïques utilisées (*al yihud ha-shem* ou *al qiddush ha-shem*) sont employées exclusivement pour indiquer « la mort par un Juif en raison de la religion juive »<sup>87</sup>. Cet important témoignage historique contemporain remplace les mentions tardives du XVI<sup>e</sup> siècle citées pendant longtemps.

La réaction de Dominique Gundisalvi à l'événement fut aussi rapide que radicale. Dès l'année suivante, en 1181, il avait vendu le terrain qu'il possédait à Tolède et quitté définitivement la ville. On n'y parlera plus de lui. La dernière attestation de sa présence au chapitre de Tolède date de 1178<sup>88</sup>. Il fut certainement profondément bouleversé par cette mort d'Avendauth/Ibn Daud, après une collaboration de près de vingt ans. Et l'importante filiation arabe que l'on observe dans les ouvrages de Gundisalvi, au-delà même de traductions arabo-latines nouvelles, porte la marque d'Abraham Ibn Daud<sup>89</sup>.

Après l'échec de la *Logica* auprès de l'archevêque Jean de Castelmoron, Avendauth/Ibn Daud, conscient de ne pas savoir s'exprimer en latin de son temps, aura poursuivi l'instruction de Dominique Gundisalvi dans la langue et la culture philosophique arabe, et se sera associé à ses écrits comme mentor, comme guide. On a bien souligné ces influences de Ibn Daud sur les ouvrages de Gundisalvi<sup>90</sup>. Accueilli par les chrétiens de Tolède alors qu'il venait d'être chassé de l'Andalousie arabe, Abraham Ibn Daud eut à cœur de leur transmettre tout ce qu'il connaissait d'Aristote et des philosophes arabes aristotélisants, en vue de leur donner les moyens de mener à l'égard du christianisme l'effort de rationalisation philosophique qu'il avait lui-même conduit à l'égard du judaïsme dans son *ha-Emunah ha-Ramah*<sup>91</sup>. C'est déjà en ce sens qu'il avait proposé à l'archevêque de Tolède d'entreprendre la traduction du *Šifā'* d'Avicenne, l'accompagnant du témoignage enthousiaste du fidèle disciple al-Ǧūzgānī (*Verba discipuli*) et du plan de l'ouvrage rédigé par l'auteur (*Verba Avicennae*).

Avendauth/Ibn Daud, travaillant avec Dominique Gundisalvi, aura souligné auprès de lui l'importance du point de vue et de la méthode rationnels dans l'approfondissement des problèmes philosophiques et théologiques. Et l'ensemble

<sup>86</sup> C. SIRAT, *Juda B. Salomon ha-Cohen, philosophe, astronome et peut-être kabbaliste de la première moitié du XIII<sup>e</sup>s.*, « Italia », 1/2, 1978, pp. 39-61 (43) ; FONTAINE, *Abraham Ibn Daud* cit., § 2.

<sup>87</sup> To indicate death by a Jew on account of the Jewish religion : ces précisions m'ont été communiquées par une autorité liée par l'anonymat. Je l'en remercie sincèrement.

<sup>88</sup> POLLONI, *Elementi per una biografia di Dominicus Gundisalvi* cit., p. 20 et n. 76.

<sup>89</sup> FIDORA, *Die Wissenschaftstheorie des Dominicus Gundissalinus* cit., pp. 160-165, 187 et ss.

<sup>90</sup> D'ALVERNY, *Avendauth ?* cit., pp.40-43. — R. FONTAINE, *In Defence of Judaism : Abraham Ibn Daoud. Sources and Structure of ha-Emunah ha-Ramah*, Van Gorcum, Assen 1990 (Studia Semitica Neerlandica), pp. 262-263, etc.

<sup>91</sup> FIDORA, *Die Wissenschaftstheorie des Dominicus Gundissalinus* cit., pp. 188-189.

de ce champ d'études en a été sensiblement déplacé, comme le souligne Jean Jolivet dans sa conclusion tirée de l'examen successif des ouvrages personnels de Dominique Gundisalvi (*De unitate*, *De scientiis*, *De divisione philosophiae*, *De processione mundi*, *De anima*)<sup>92</sup>:

«Tout se passe comme s'il [Dominique Gundisalvi] voulait remplacer la théologie des saints par une théologie des philosophes, dont il reste libre de se démarquer à l'occasion, mais qui dans son ensemble fournit les grands cadres conceptuels où viendront se placer les documents fournis par l'Écriture, les saints et les mystiques. Sous l'apparence unie de son texte, il y a là un mouvement considérable, un écart important par rapport à la sagesse traditionnelle. [...] L'ensemble de ses traités transmet aux Latins un système à peu près complet de métaphysique, qui ne contredit pas les enseignements d'Augustin, de Denys, de Boèce, qui au contraire leur est cohérent – mais qui, par sa masse et surtout à cause des structures qu'il propose, les intègre, comme des matériaux de choix, à un édifice profane».

Dominique Gundisalvi, fuyant Tolède, retourna à Ségovie, où il est encore cité au chapitre de la cathédrale pour l'année 1190. Il est décédé avant 1198, date à laquelle apparaît dans les registres un nouvel archidiacre de Cuéllar, proche de Ségovie<sup>93</sup>. Il semble n'avoir rien publié durant ces dernières années.

La mort de Avendauth/Ibn Daud, mystérieuse pour les chrétiens, est à l'origine de légendes qui ont circulé autour d'un Avendauth converti ayant pris le nom de Jean<sup>94</sup>.

## VI. DIFFUSION DE LA *LOGICA* SELON DEUX VOIES

Après la disparition brutale d'Avendauth la diffusion de la *Logica Avicennae* s'est organisée au XIII<sup>e</sup>s. en deux courants distincts sans être totalement séparés.

Il y eut un courant de transmission de la *Logica* portant de moins en moins attention à Avendauth. Il s'est manifesté surtout en Italie. Ainsi, à propos du chapitre I-12 *De universalibus* que contient le manuscrit D (Dubrovnik, Bibliothèque des Dominicains 63), ajouté d'une main italienne un peu plus tardive sur le dernier feuillet de ce manuscrit de la *Méta physique* d'Avicenne: il est présenté avec exactitude «Tractatus de universalibus translatus a Buen Deut de libro Avicenne de loyca», mais c'est le seul manuscrit à employer le

<sup>92</sup> J. JOLIVET, *The Arabic inheritance* (trad. anglaise), in P. DRONKE ed., *A History of Twelfth-Century Western Philosophy*, Cambridge University Press, Cambridge 1988, pp. 113-148 (134-145); en français *Philosophie au XII<sup>e</sup> siècle latin: l'héritage arabe*, dans J. JOLIVET, *Philosophie médiévale arabe et latine*. Recueil d'articles, Vrin, Paris 1995 (Études de philosophie médiévale, 73), pp. 47-77 (65-74).

<sup>93</sup> POLLONI, *Elementi per una biografia di Dominicus Gundisalvi* cit., p. 21.

<sup>94</sup> Voir par exemple d'ALVERNY, *Avicenne en Occident* cit., n°1, p. 8 ; II, p. 14 etc.

nom du traducteur sous sa forme hébraïque<sup>95</sup>. Le manuscrit est resté au couvent dominicain de Dubrovnik (*olim Raguse*), fondé en 1225.

Plus généralement, les médecins-philosophes italiens intéressés par les textes d'Avicenne en recherchent les manuscrits sans se soucier du traducteur Avendaugh. Ainsi, le ms. R (Rome, Biblioteca Angelica 242) donne le *De universalibus* sans titre et attribué à un vague *Evendeut* sans précision.

C'est à Naples, proche des textes arabes, que se fit sans doute une révision sur le texte d'Avicenne du commentaire de l'*Isagoge* proprement dit, dans le ms. Napoli, Biblioteca Nazionale VIII. E. 33 (N). Ce manuscrit le reprend à l'exclusion des préliminaires ajoutés par Avendaugh lors de sa présentation à l'archevêque de Tolède Jean de Castelmoron vers 1160-1161. Le chapitre I-12 *De universalibus*, souvent attribué à Avendaugh, est également absent. Dans ce manuscrit de Naples (N), le texte de la *Logica* s'est affranchi à travers les choix des copistes du XIII<sup>e</sup> siècle des survivances de la traduction d'Avendaugh du siècle précédent.

Le manuscrit V (Vaticanus latinus 2186), également d'origine italienne, est plus nuancé. Voyant que N a omis le chapitre I-12, il l'a recherché à sa vraie place dans le texte arabe d'Avicenne. C'est ainsi qu'il est le seul manuscrit à en avoir correctement placé la traduction. Il donne également l'exacte traduction du titre, mais sans un mot sur le traducteur.

Par contre, le ms. G (Graz, Universitätsbibliothek 482), d'origine parisienne, qui suit V assez souvent, connaît Avendaugh et les manuscrits parisiens U et B. Quant aux manuscrits P (Paris, BnF latin 6443) et M (Oxford, Merton College 282), ils suivent tantôt N, tantôt ce second groupe.

Car il y eut aussi un courant prenant en compte Avendaugh, rassemblant ses textes et les diffusant. Il est animé par les Frères Prêcheurs (« *Ordo Praedicatorum* » ou O.P.) ou Dominicains. L'ordre de saint Dominique, un Espagnol du Nord, est né en ce début du XIII<sup>e</sup>s. pour appuyer la foi chrétienne sur de solides études fondées sur les textes, afin de pouvoir combattre l'hérésie. Le personnage d'Avendaugh favorisant la traduction arabo-latine des ouvrages d'Avicenne était pour eux intéressant. Ce n'est pas un hasard si le premier couvent fondé par saint Dominique en Espagne le fut précisément à Ségoovie, en 1218<sup>96</sup>. À partir de là sans doute, les Dominicains purent récupérer le « dossier d'Avendaugh », c'est-à-dire la *Logica* et ses textes préliminaires, abandonné à l'archevêché de Tolède. Ce courant en effet est représenté principalement par les manuscrits U et B<sup>97</sup>. Les Dominicains y ont probablement joint la traduction du chapitre I-12 de la *Logica* (*De universalibus*), transmise également dans le manuscrit d'un dominicain

<sup>95</sup> FREUDENTHAL, *Abraham Ibn Daud, Avendaugh, Dominicus Gundissalinus* cit., p. 77.

<sup>96</sup> M.-H. VICAIRE, *Histoire de saint Dominique*, II, Les éditions du Cerf, Paris 1957, p. 126.

<sup>97</sup> Voir « La Tradition manuscrite » dans l'édition critique de la *Logica Avicennae*, à paraître.

anglais (Oxford, Bodleian Library, Digby 217 = O). Avendauth y est considéré comme l'auteur du *De universalibus*, présenté comme un *liber* indépendant tiré du l. V de la *Métaphysique* d'Avicenne qui traite également des universaux<sup>98</sup>. La qualité du texte et de la traduction a mis l'accent sur Avendauth sans que la *Logica* d'Avicenne soit mentionnée. Marie-Thérèse d'Alverny indique : « Ce manuscrit composite est du reste en partie, d'après l'écriture, d'origine espagnole »<sup>99</sup>.

Cependant, le meilleur relais d'Avendauth fut le célèbre dominicain Albert le Grand.

#### VII. ALBERT LE GRAND O.P. (v. 1193-1280) ET AVENDAUTH

Le savant dominicain est tout à fait conscient de l'existence et du travail du traducteur arabo-latin de la *Logica Avicennae* qu'il présente ainsi dans son *Super Porphyrium de V universalibus*:

« Quamvis in praehabitis iam determinatum sit id quod de quinque universalibus tradidit Porphyrius, tamen adhuc sunt quaedam quae utile est scire de his quae ex logicis doctrinis Arabum in latinum transtulit Avendeuth, Israelita philosophus, et maxime de logica Avicennae »<sup>100</sup>.

« Bien que l'on ait déjà déterminé précédemment ce que Porphyre a transmis sur les cinq universaux, il y a cependant encore certains points qu'il est utile de savoir. Ils sont tirés de ce que le philosophe israélite Avendauth a traduit en latin des doctrines logiques des Arabes, et surtout de la Logique d'Avicenne ».

Le témoignage d'Albert le Grand sur Avendauth affirme clairement que celui-ci a traduit en latin des parties de la Logique d'Avicenne, en l'occurrence *al-Madḥal*. Il connaît même plus largement l'activité d'Abraham Ibn Daud. Il en parle sous le nom de David Judaeus au début de son propre *De causis et processu universitatis a prima causa*, où il énumère en premier lieu les différents noms donnés au *Liber de causis*. Il présente cet ouvrage en ces termes :

« Accipiemus igitur ab antiquis quaecumque bene dicta sunt ab ipsis, quae ante nos David Judaeus quidam ex dictis Aristotelis, Avicennae, Algazelis et Alfarabii congregavit, sicut et Euclides in geometricis fecisse videtur. Sicut enim in Euclidis

<sup>98</sup> Cf. table des chapitres in AVICENNA LATINUS, *Liber de philosophia prima*, V-X, éd. S. VAN RIET, Peeters - Brill, Louvain - Leiden 1980, pp. 98\*-100\*.

<sup>99</sup> M.-T. D'ALVERNY, *La tradition manuscrite de l'Avicenne latin*, in *Mélanges Taha Hussein*, Le Caire, 1962, repr. in *Avicenne en Occident* cit., n° vi, p. 75, n. 18.

<sup>100</sup> ALBERT LE GRAND, *Super Porphyrium de V universalibus*, ed. M. SANTOS NOYA, Aschendorff, Münster 2004, p. 142a, 7-12.

commento probatur theorema quodcumque ponitur, ita et David commentum adhibuit quod nihil aliud est nisi theorematis propositi probatio »<sup>101</sup>.

« Nous recueillerons donc des anciens tout ce qu'ils ont dit de bien, qu'avant nous un certain David le Juif a tiré et rassemblé des dits d'Aristote, Avicenne, al-Ğazālī et al-Fārābī, comme Euclide aussi semble l'avoir fait en géométrie. En effet, de même que dans le commentaire d'Euclide tout théorème posé est prouvé, de même aussi David a appliqué un commentaire qui n'est rien d'autre que la preuve du théorème proposé ».

Albert considère donc Avendaugh comme le compilateur (*congregavit*) d'extraits d'Aristote, Avicenne, al-Ğazālī et al-Fārābī, les ordonnant sous forme de théorèmes commentés à la façon d'Euclide. Le *De causis* serait donc une anthologie de « dits » d'anciens philosophes grecs et arabes, présentés sous forme axiomatique.

Et Albert d'enchaîner :

« Pervenit autem ad nos et *Physica* per eumdem modum ab eodem philosopho perfecta, ubi istum librum <*De causis*> *Metaphysicam* nominavit... »<sup>102</sup>.

« Or, il est aussi parvenu jusqu'à nous une *Physique*, exécutée de la même manière par le même philosophe, où il a appelé ce livre <le *De causis*> *Métaphysique* ».

Ainsi ce serait par rapport à une *Physica* organisée par lui de la même manière que le *De causis*, que Ibn Daud aurait nommé celui-ci *Metaphysica*, que l'on peut aussi comprendre comme « après la Physique ». On en retrouve l'appellation dans le manuscrit du *De causis* Oxford, Bodley, Selden supra 24 (début XIII<sup>e</sup> s.), f. 83v : « *Explicit Metaphysica (sic) Avendeuth* ».

On a découvert récemment un fragment judéo-arabe de la *genizah* de Budapest, qui faisait partie à l'origine d'une anthologie sur la physique comprenant des écrits de différents philosophes. Une page contient la fin d'un texte de physique que deux colophons attribuent à Abraham Ibn Daud<sup>103</sup>. C'est le seul texte arabe qu'on lui connaisse. Il a été publié<sup>104</sup> et une première étude a précisé que ces

<sup>101</sup> ALBERT LE GRAND, *De causis et processu universitatis a prima causa*, ed. W. FAUSER, Aschendorff, Münster 1993 (*Opera omnia XVII/2*), p. 59, 9-18, cité par BERTOLACCI, *Albert the Great and the Preface of Avicenna's Kitāb al-Šifā'* cit., pp. 135-136, n. 16.

<sup>102</sup> ALBERT LE GRAND, *De causis et processu universitatis a prima causa*, ed. FAUSER cit., p. 59, 19-21.

<sup>103</sup> K. SZILÁGYI, *A Fragment of a Book of Physics from the David Kaufmann Genizah Collection (Budapest) and the Identity of Ibn Daud with Avendaugh*, « Aleph », 16/1, 2016, pp. 11-31.

<sup>104</sup> K. SZILÁGYI, Y. TZVI LANGERMANN, *A Fragment of a Composition on Physics by Abraham Ibn Daud in Judeo-Arabic: an Edition of the Text*, « Aleph », 16/1, 2016, pp. 33-38.

commentaires portent sur la *Physique* d'Aristote<sup>105</sup>. Ajoutons que Juda b. Salomon ha-Cohen, l'auteur qui a fait connaître le martyre d'Ibn Daud à Tolède, lui attribue dans son encyclopédie *Midrash ha-Hokhma* (fol. 52v) un passage sur le l. V de la *Physique*<sup>106</sup>.

Selon Albert le Grand donc, cette *Physique* serait à l'image du *De causis* une sorte d'anthologie de l'ouvrage d'Aristote et de ses commentateurs compilée par Abraham Ibn Daud. Sans entrer dans cette question et dans tout ce qu'elle implique, on peut rappeler ici qu'Albert le Grand connaissait les travaux d'Avendauth/Abraham Ibn Daud. L'expression utilisée *pervenit ad nos* suggère même que ce texte était traduit en latin.

En conclusion, les données des textes traduits tout comme celles des manuscrits, confortées par le témoignage explicite d'Albert le Grand, plaident en faveur de l'*Israelita philosophus Avendauth/Ibn Daud* comme seul traducteur latin de la *Logica Avicennae*. Il avait la culture latine d'un lettré étranger intéressé par la culture qui l'environne, celle de l'Espagne du XII<sup>e</sup> siècle et plus généralement de l'Afrique du Nord au temps de la conquête arabe. Malgré sa difficulté à manier le latin, il était très attaché à une exacte compréhension de la pensée d'Avicenne. Aussi, pour traduire la *Logica Avicennae* a-t-il soigneusement recherché chez les auteurs latins anciens un vocabulaire précis et choisi, ce qui lui permettait d'entrer en contact par les références culturelles avec l'archevêque de Tolède en vue d'obtenir son mécénat pour une traduction d'ensemble du *Šifā*. Mais les médiévaux n'ont pas compris cette langue étrange, pleine d'archaïsmes, qu'ils ont déformés ou remplacés par des mots de leur temps. Pour cette raison, l'archevêque de Tolède adjoint à Avendauth/Ibn Daud Dominique Gundisalvi afin d'assurer son latin.

Cette collaboration entre le « philosophe Israélite » Avendauth/Ibn Daud et Dominique Gundisalvi, dans laquelle le premier apportait sa connaissance des textes d'Aristote et des développements de la pensée d'Avicenne auxquels le second donnait une expression latine, a fait évoluer la pensée théologique chrétienne dans un sens nouveau, plus rationnel. Par ailleurs, l'intérêt pour la pensée arabe a poussé les moines dominicains du siècle suivant à recueillir la *Logica Avicennae* qu'Albert le Grand fit fructifier jusque dans l'enseignement universitaire.

Le pari audacieux d'Abraham Ibn Daud, dit Avendauth, de faire connaître aux Latins Avicenne et plus généralement l'aristotélisme arabe, a donc pleinement réussi.

<sup>105</sup> Y. TZVI LANGERMANN, *Fragments of Commentaries on Aristotle's Physics from the David Kaufmann Genizah Collection, by Ibn Daud and Others (?)*, « Aleph », 16/1, 2016, pp. 39-60 (<http://www.jstor.org/stable/10.2979/aleph.16.1.39>).

<sup>106</sup> SIRAT, *Juda b. Salomon ha-Cohen, philosophe* cit., p. 43 ; R. FONTAINE, *Abraham Ibn Daud and the Midrash ha-Hokhma : a Mini-Discovery*, « Zutot : Perspectives on Jewish Culture », 2, 2002, pp. 156-163 ; FONTAINE, *Abraham Ibn Daud* cit., § 2 Biography.

## ABSTRACT

*The Latin Translation of the Logica Avicennae and Its Author*

The *Logica Avicennae* or Latin translation of Avicenna's Commentary on Porphyry's *Isagoge* (*al-Madḥal*) in his *Kitāb al-Šifā'* or *The Cure* was presented in the second half of the 12<sup>th</sup> c. to the Archbishop of Toledo by Avendauth Israelita, who said then more precisely he was an *Israelita philosophus*. But who was Avendauth and how did he translate this text from Arabic into Latin?

FRANÇOISE HUDRY, CNRS Paris  
francoise.hudry@gmail.com

SISMEL - EDIZIONI DEL GALLUZZO